

Héritage empoisonné

*« De nos jours, le divorce est une cérémonie
aussi respectée que la cérémonie du mariage. »*

ARMAND SALACROU

Marre de partager votre lit ou votre salle de
bains ? Envie de vous débarrasser mutuellement
de votre boulet ? L'Hôtel des Divorces est là pour
vous aider et accélérer la procédure. Endormez-
vous marié(e) et réveillez-vous libre !
Venez ensemble et divorcez en un clin d'œil.

VOILÀ. L'ANNONCE est passée. Noir sur blanc dans
le journal.

Il a bien fallu trouver un concept original pour redresser
la barre. Bien entendu, j'avais tout d'abord pensé à quelque
chose de plus gai. Un hôtel spécialisé dans les lunes de
miel. À coup sûr, l'ambiance y est plus musicale, plus colo-
rée, plus sentimentale.

Mais voilà, le filon est épuisé. Moins de mariages. Trop
de concurrence. Trop de roucoulades à mon goût aussi.

Sinon, il y avait l'alternative : hôtel de passe. Mais je ne
me sens pas l'âme d'une Mme Claude.

Et puis, perdu dans la campagne, l'hôtel ressemblerait plus à une basse-cour qu'à un bordel. Qui, à part le garde forestier ou les chasseurs de galinettes cendrées, viendrait batifoler dans ce coin perdu ?

Le tourisme, on oublie. Les jeunes mariées en fleur et les prostituées aussi.

Enfin, il y a quelques jours, j'ai eu un flash, une illumination divine. Eurêka !

À treize heures, les statistiques du divorce m'ont sauté à la figure : un couple sur deux à Paris et un sur trois en province. Il y a de quoi se faire une bonne clientèle. Des gens prêts à tout pour se débarrasser mutuellement d'un ex-Apollon devenu intolérable. À n'importe quel prix !
Merci, Jean-Pierre Pernaut !

Mon hôtel est ainsi devenu l'Hôtel des Divorces.

Désunion. Répudiation. Séparation. Rupture. Mes nouveaux credo.

JE SUIS Cordelia Robert, j'ai vingt-cinq ans et il y a six mois, j'ai hérité de l'hôtel de mes parents. Parents qui, soit dit en passant, ont eu l'excellente idée de s'encaster dans un arbre, avec une superbe voiture de sport, les veines remplies d'alcool. Adolescence tardive ou idiotie ? Les deux sûrement. Et dire que ces deux-là étaient censés m'élever !

Heureusement, j'y suis arrivée seule. Seule, oui. Car j'ai toujours été seule.

Vos parents ne vous ont-ils jamais menacé de vous envoyer en pension alors que vous veniez de faire une grosse bêtise ou lorsque vous deveniez trop envahissant ? Les miens l'ont fait. Mais sans sommation aucune ! Aujourd'hui encore, je me demande ce que j'ai pu dire ou faire pour mériter un tel châtiment. Car cela en a été un.

Terrible.

Maintenant, je suis encore une fois seule pour gérer l'hôtel.

Le redresser plutôt. Le remettre à flot.

Finalement, éviter la ruine semble plus approprié.

J'ai mis le nez dans les comptes quelques semaines après ma visite chez le notaire et mon espoir s'est lézardé. J'ai déchanté.

Je ne savais pas. Je n'ai rien vu arriver. Je n'étais au courant de rien. Et cette remarque ne concerne pas que les

finances de l'hôtel. En tout cas, je suis mal. J'ai six mois pour trouver une solution d'après le comptable.

Ou alors je serai dans l'obligation de tout vendre. Et comme l'hôtel est aussi mon logement...

J'ai longuement hésité. Car, véritablement, je ne connais rien à rien. Ni au côté financier ni au côté humain. Encore moins au côté humain, devrais-je dire.

J'aurais pu simplement tout envoyer paître. Rester tranquillement en Suisse, attendre que l'hôtel soit vendu et me tourner les pouces.

Mais non. C'était plus fort que moi.

Je me souviens, il y a six mois, quand j'ai remis les pieds ici. Mes parents n'étaient pas encore froids. Le notaire, une de leurs anciennes connaissances, est venu me chercher à la gare et m'a déposée devant cet endroit. Cet hôtel qu'ils avaient chéri plus que leur unique enfant. Ce tas de briques recouvert d'un crépi blanc qui avait connu ses heures de gloire. Jadis.

Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi. Une écrouille s'est ouverte. Quelque chose qui, l'espace d'un instant, m'a fait sentir qu'ici pouvait être chez moi. Ou du moins que ça pourrait le devenir. Avec beaucoup de travail, d'abnégation. Et une idée.

Cette idée de génie le sauvera. Me sauvera par la même occasion. Je le sais. Je le sens. Ouverture prévue dans quinze jours.

Seul petit détail qui cloche : la décoration. Infime détail.

Enfin, si l'on veut. Car en vérité, l'hôtel tombe en décrépitude.

Le jardin, pourtant immense, n'est pas du tout entretenu. Les magnifiques bougainvilliers sont envahis de lierre. Les rosiers pleurent, les bosquets de forsythias

ressemblent à des ours en furie et les cyprès penchent vers un sol envahi de mauvaises herbes.

Et ne parlons pas de l'intérieur.

Chambre 1 : la peinture bleue doit devenir blanche et les luminaires sont à changer, les prises de courant également. Un meuble en bois est à poncer et vernir.

Chambre 2 : rien ne va plus. La salle de bains est à recarreler et les toilettes à changer.

Chambre 3 : il faut changer l'ancienne moquette et poser du parquet (heureusement que j'ai tout acheté en avance !)

Chambre 4 : la pire... il faut y mettre deux gars ! Moquette à enlever, parquet à poser, une vitre à changer, un placard à retaper, la salle de bains semble avoir accueilli un tsunami !

Chambre 5 : changer la tapisserie.

Chambre 6 : changer les lampes, remettre les prises et interrupteurs, repeindre le plafond devenu jaune, changer le sol de la salle de bains.

Chambres 7 et 8 : idem à la chambre 1.

Chambre 9 : peinture blanche à mettre sur tous les murs, quelques éclats de carrelage à réparer.

Chambre 10 : toilettes et évier à changer, douche à réparer.

Chambres 11 et 12 : moquette à enlever, peinture blanche à refaire et luminaires à changer également.

C'est là qu'intervient Josette, la vieille amie de mes parents. Elle m'a donné un coup de pouce en obligeant tous les hommes des alentours à venir me prêter main-forte. Elle connaît tout le monde. Et surtout, elle sait les convaincre. Alors je ne sais pas comment elle a fait, mais ce matin ils sont une dizaine devant moi, des bruns, des blonds, des barbus, des imberbes, des petits, des grands, des clopin-clopant...

C'est parti pour quinze jours de peinture, carrelage, marouflage... Je regarde ces hommes manier les pistolets à colle, marteaux, pinceaux et autres objets hétéroclites et équivoques. Pour un peu, je me prendrais pour Valérie Damidot.

Dans le jardin, un beau brun aux yeux bleus est occupé à tailler les rosiers. Je l'observe. Ses mains sont immenses et pourtant il semble caresser les tiges et les boutons. Il est doux. Ses gestes sont précis. Il a mis un casque sur ses oreilles et son corps tout entier bouge sur ce qui semble être un rythme salsa. Il fait onduler ses fesses d'avant en arrière et on peut admirer sa musculature moulée dans un marcel blanc. Parfois, un sourire apparaît au coin gauche de sa bouche. Le vent soulève des mèches de ses cheveux blonds.

Mon Dieu ! Mais je fantasme ou quoi ? Reprends-toi ma fille ! Que t'arrive-t-il ?

Je m'apprête à faire demi-tour quand il m'appelle :

– Vous vouliez quelque chose de particulier, Cordelia ?

Je reste bouche bée. Paralysée. Par la peur ou je ne sais quoi. Aucun son ne sort de ma bouche. Aussi raide que la justice. Au bout d'un énorme effort, je réussis à secouer la tête de gauche à droite.

– Au fait, je m'appelle Claude.

Je vais fondre. Quel sourire !

Petit geste de la main, pivotement à 180 ° et fuite en avant. Rapidement !

Je me surprends à caresser ma poitrine. Du bout des doigts. Délicatement. À l'endroit où est censé battre mon cœur.

Claude.

Saint Claude, patron des...

Peut-être que...

Non.

J'ai honte.

Au bout de dix jours, la situation n'est pas glorieuse. Jambe droite : raide. Jambe gauche : enflée. Dos : en miettes. Nuque : bloquée. Bras droit : ankylosé. Bras gauche : tétanisé. Cerveau : embrumé. Tête : dans un étau.

Bilan :

- État physique général : désastreux.

- État moral : excellent.

L'arnica en préventif n'y aura rien changé. Les travaux auront eu raison de ma piètre condition physique ! Heureusement, ça va mieux pour mon hôtel que pour moi.

Chaque matin, j'ouvre les yeux en même temps que le coq chante. J'ai beaucoup de mal à bouger et j'ai redécouvert certains muscles que mon corps avait oubliés depuis longtemps. Pourtant, je suis heureuse et j'ai hâte de quitter ma chambre, chaque jour, pour aller acheter à mes ouvriers de quoi supporter leur labeur.

J'habite dans la chambre 13 en fait. L'ancienne chambre 13. Une pièce inutilisée depuis longtemps car les clients n'aimaient pas ce nombre. Du coup, mes vieux en ont fait un petit studio. Une chambre, une salle de bains, un petit salon.

La chambre 13 est située juste au-dessus du hall. Pratique. J'entends tout ce qui s'y passe. L'ancienne chambre 13 est devenue : « Privé ».

J'empoche les clés de ma vieille Coccinelle et me dirige vers elle d'un pas pressé. Je l'aime. Elle est la seule chose qui me tienne à cœur.

Coco est verte. D'un joli petit vert pomme. Je l'ai achetée à un gentil vieil homme il y a deux ans. Il la bichonnait comme sa fille, celle qu'il n'avait jamais eue car il était d'un autre bord. Pas de celui qui permet d'en avoir ni même d'en adopter.

À l'intérieur, j'ai recouvert les sièges d'une housse rose bonbon à pois violets. L'association est peu commune, j'avoue, et peut heurter le regard. Mais cela m'est égal. Elle me ressemble. Originale et un peu fofolle.

Sur le tableau de bord, une petite danseuse hawaïenne. Je l'ai trouvée aux puces l'an dernier et elle me fait tellement penser au dessin animé *Madagascar* ! Quand je roule trop vite, elle se dandine au point de se taper la tête sur le plastique devant elle. Dans les virages, elle joue au culbuto. Elle est un peu instable elle aussi. Comme moi.

Coco connaît la route par cœur. Au bout du chemin de terre, on tourne à droite. Puis la ligne droite sur cinq kilomètres et on arrive au village.

Enfin, un hameau plutôt. Il y a quelques maisons, une dizaine au maximum, mais ni école ni trace de la République. Simplement un bar-tabac-presse-boulangerie-bazar-épicerie...

Chez Josette.

Coco s'arrête devant la devanture. Freinage sec. Frein à main serré à bloc.

Quand on entre chez Josette, le temps s'arrête. Ce qui saute en premier aux yeux, ou plutôt au nez, ce sont les effluves d'enfance. Le petit chocolat au lait du matin, que l'on boit les yeux embrumés, que l'on touille pendant des heures juste pour mieux en humer le parfum avant de l'engloutir froid malgré les cinquante recommandations de maman.

Celui que l'on accompagne d'un croissant et qui, peu à peu, nous réveille juste assez pour partir sur le chemin de l'école, le sac de travers sur le dos, la veste mal boutonnée et l'haleine fétide. Celui qui fait penser au doux parfum du baiser de maman et à sa main qui s'agite dans nos cheveux.

Bref, je m'égare dans mes réminiscences d'un passé inconnu pour moi mais facile à imaginer.

La décoration est volontairement passéiste. Une affiche *Banania* au mur, des brocs de lait, des casseroles rouges à pois blancs, des boîtes de sardines ou de pâté *Olida*.

Josette elle-même incarne parfaitement le passé. On la croirait directement sortie de la naphtaline. Une peau diaphane, des cheveux gris frisottés, des mains rêches, un vieux tablier posé sur une vieille robe à fleurs. Néanmoins, Josette est un monument dans le coin. Elle est la mémoire du village et des environs.

Et en plus, elle est adorable. Toujours souriante, serviable, pleine d'empathie. Pourtant la vie ne l'a pas épargnée. Veuve et ventre infertile. Fille de parents hargneux et cogneurs, alcooliques et morts trop vieux ! Elle gère seule ce lieu depuis bien longtemps. Et d'une main de fer. Dans un gant de velours bien sûr. Car Josette est douce comme un baiser.

J'avance dans l'épicerie. Le visage de Josette s'anime en me voyant, ses lèvres s'étirent, ses joues se colorent. Je suis un peu la fille qu'elle n'a pas eue et aurait aimé avoir.

– Bonjour, ma chérie ! Je suis curieuse ! Est-ce que tes travaux avancent comme tu le voudrais ? Ils sont toujours là pour t'aider, mes petits ouvriers ?

– En nombre, oui ! Merci. Sans toi...

– Arrête ! Ce n'est rien ! Je l'ai fait en souvenir de tes parents. Ils auraient aimé voir ça !

Je passe volontairement sur sa remarque un peu trop nostalgico-romantico-glauque à mon goût, et lui demande de me préparer les provisions, comme chaque jour.

– Et puis tu sais, les hommes, je les connais. Ils m'ont été livrés avec le mode d'emploi. J'ai juste lu le chapitre « comment rendre un homme utile » et j'ai agi, dit-elle en empaquetant les viennoiseries.

– Je n’ose même pas demander comment tu as fait, Josette.

– Un homme, ma belle, c’est comme les casseroles. Faut les tenir par le manche. Et mes copines, elles savent faire. C’est tout ce que je peux te dire !

– Parfait, n’en dis pas plus ! Moi, les hommes, j’y connais rien.

– Bien sûr que si. Sinon tu ne prendrais pas la peine de leur préparer ces petits déjeuners !

– Je les accepte chez moi, mais juste le temps des travaux. Après, les hommes c’est comme les oignons. Ça fait pleurer !

– Tu parles ! Se réveiller chaque matin aux côtés d’un homme, ça n’a pas de prix.

– Cause toujours !

Au moment où j’essaie de terminer mon second croissant, le bec débordant de miettes parsemant également mon menton et mon décolleté, retentit la clochette d’entrée. Empoignant mes sacs de provisions, dans l’impossibilité de saluer Josette pour cause de bouche pleine, je m’enfuis littéralement vers la sortie, cachée derrière mes victuailles. L’homme qui vient d’arriver me tient la porte et j’ai juste le temps d’entrevoir une paire d’yeux bleus qui ne m’est ni inconnue ni insensible.

Stupide, tremblante, je me précipite vers Coco. En sueur, essoufflée, je file le plus rapidement possible.

C’est le dernier jour.

Le chantier est terminé.

Dans la cuisine, c’est le jour et la nuit. Je la reconnais à peine. Les murs auparavant jaune graisse sont maintenant